Document généré le 21 avr. 2025 19:17

Les écrits

IES ÉCRITS

Harâm
Nouvelle

Ousmane Aledji

Numéro 160, hiver 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96020ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aledji, O. (2021). Harâm : nouvelle. *Les écrits*, (160), 18–27.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

HÂRAM
NOUVELLE

On devine à son visage déjà ridé par les épreuves, que Myriam est l'une de celles qui n'ont jamais rien eu à dire, celles qui n'ont jamais rien dit, non pas qu'elles soient muettes, mais parce que leur statut de filles indésirables dans des familles où seule la naissance d'un mâle se fête, les réduit au silence. Elle « appartient » à une famille où la parole est considérée comme une arme dangereuse, réservée aux hommes.

Myriam a été éduquée à n'ouvrir la bouche qu'entre quatre murs, la tête baissée, le ton bas, les mains jointes entre les jambes, le corps entièrement couvert. Dans sa famille, la femme peut manquer de tout sauf d'un voile pour se couvrir la tête et le visage.

Sacré, le visage d'une femme ? « Non ! Un visage de femme, quel qu'il soit, est la tentation incarnée, l'arme que le diable utilise pour pousser les fidèles à la faute. »

Myriam ne se souvient plus de la dernière fois qu'elle vit le visage de celle que Daoud, son frère aîné, lui présenta le jour de ses neuf ans :

– *Voici ta mère*, lui a-t-il dit.

Ce jour-là, elle n'a pu s'empêcher de penser à une machination orchestrée par son frère avec l'accord de leur père. Avaient-ils besoin de tester son degré de soumission ?

Elle était certaine que cette femme étrange ne pouvait être sa mère. Elle ne lui ressemblait en rien. Elle était laide et poilue des bras et des pieds, comme un crabe de mer. Sa longue chevelure décolorée lui cachait la moitié d'un visage difforme, boutonneux et gras. Ses dents noirâtres et décalées présentaient une architecture futuriste, une œuvre d'art abjecte. La bagatelle de djellabas et de pagnes tachetés de jus de cola qui la couvraient jusqu'aux genoux la faisaient passer pour une domestique surexploitée, l'une de ces esclaves « nettoie-tout » qui oublient de s'occuper d'elles-mêmes.

Myriam lutta pour refouler une folle envie de protester. Elle lutta contre les mots qui se glissèrent sur sa langue avec insistance. Elle se mordit la lèvre inférieure pour ne pas se trahir mais, malgré ses efforts, une phrase lui

échappa. Un soupir coupé ! Deux mots mal articulés ! Inaudibles ! Comme des soubresauts d'une adolescente lâchée par son premier amour !

– Quoi ? Je n'ai pas entendu. Ça te pose un problème qu'elle soit ta mère ?

Le calme avec lequel il lui parla la surprit. Elle leva la tête pour se répéter. Un réflexe incontrôlé, une faute fatale qu'elle paya cash. Une paire de claques la fit tombée sur le dos. La violence des coups fit sursauter la dame, l'esclave, la mère. Elle dut mettre la main à la bouche pour s'étouffer son cri de mère.

L'écho des claques domina la pièce quelques secondes avant de se dissiper, vaincu par le silence grave qui survole les scènes de crime et qui témoigne de l'ampleur de la bêtise.

Si Daoud fut lui-même surpris par la violence de ses coups, il en était tout autant fier. Il était obsédé par sa réputation. Il voulait s'en faire une, semblable à celle qu'avait son père. C'est ainsi que leur père traitait ses femmes et ses filles. Dans ce registre, il était une célébrité respectée et enviée.

Quand Myriam reprit ses esprits, elle courut s'agenouiller devant son père qui fumait de l'opium dans le canapé en cuir ramené de Djeddah par l'oncle Mansourh. Elle savait qu'elle le trouverait en train de suivre les prêches à la télé, sa distraction préférée. Elle savait que son père travaillait de nuit dans l'un des hôtels de luxe de la capitale et passait toutes ses journées à fumer de l'opium en zappant d'une chaîne à une autre, à la recherche du prêche le plus instructif.

Bientôt trois minutes qu'elle est là, agenouillée, la tête baissée, attendant l'autorisation de son père pour lui parler, pour se plaindre de la brutalité d'un frère aîné dont elle connaît à peine le nom.

– J'ai entendu des bruits. Il t'a frappée. Et après ? C'est lui que j'ai chargé de s'occuper de ton éducation. Tu es appelée à devenir une femme, à servir ton époux en toutes choses qu'il te commandera. Sans broncher ! Comment le pourrais-tu si tu n'acceptes pas de te soumettre à ton frère aîné ? Considère ça comme un apprentissage. C'est pour ton bien. Allez ! Dégage !

Myriam se releva, obéissante, toute colère bue, résignée. Elle ne put retenir les larmes qui coulèrent le long de ses joues rondes, plus meurtrie par l'injustice de son père que par la violence de son frère.

Six longues années sont passées depuis. Myriam a maintenant treize ans. L'annonce de la mort de son frère n'a fait que réveiller des souvenirs qu'elle croyait avoir effacés pour de bon. « Mort au combat » lui a-t-on dit. Rien de plus ! D'ailleurs, voulait-elle en savoir plus ? Celle qu'il lui avait présentée à coups de claques était morte, elle aussi, deux ans plutôt, des suites d'une maladie à laquelle elle ne comprit rien non plus. Seuls quelques témoins savaient que sa maman n'avait pas supporté une bastonnade de plus, qu'elle n'avait pas supporté une humiliation de plus. Cela lui importait peu. De toutes les façons, qui était-elle ? Que pouvait-elle dire, faire ? Son père était un bourreau, elle n'avait pas besoin de preuve, elle l'était.

Lorsqu'on présenta à Myriam les affaires de sa mère, son héritage, un petit colis de chiffons entassés, elle y retira le voile violet qui couvrait le visage de sa maman le jour où les claques de son frère aîné la firent tomber sur le dos. Elle se couvrit la poitrine avec le voile, puis, elle ferma les yeux, bascula légèrement vers l'arrière, la nuque tombante, elle respira un grand coup, étreignant dans ses bras vides une présence qu'elle était seule à ressentir. Elle étreignit sa maman une dernière fois.

Depuis ce jour, Myriam lavait son voile toutes les nuits avant d'aller au lit et se recouvrait avec le lendemain, comme le faisait sa mère.

Ce rituel, colporté par la rumeur, fit le tour des groupes de prières et décupla le nombre de ses prétendants. Les garçons de son quartier n'avaient d'yeux que pour elle, ne parlaient que d'elle. Elle était réputée silencieuse, docile et vertueuse. Mais à treize ans, que faisait-elle encore à la maison ? C'est contraire aux habitudes. Elle commençait à se trouver vieille, à craindre que des jalousies salaces n'aient bientôt raison de sa bonne réputation.

Si les hommes pouvaient choisir leurs épouses, les filles elles, elles étaient données à ceux qui les voulaient ; parfois avant leur naissance. Elles devaient de toutes les façons rejoindre leurs époux à treize ans. Souvent les époux étaient quatre à cinq fois plus âgés que leur nouvelle « acquisition ». Les plus insatiables en épousaient une nouvelle chaque année. La stratégie pour

contourner la loi islamique qui n'autorise pas plus de quatre épouses par foyer est bien connue : en répudier une. Trouver un prétexte quelconque pour se séparer de l'une des plus anciennes épouses quelques semaines avant le nouveau mariage. Dans certains cercles de fanatiques, collectionner un grand nombre de vierges est une démonstration de force. Un homme, un vrai, doit pouvoir témoigner des hurlements d'une enfant au moment où l'hymen certifiant sa virginité cède sous ses coups de rein. C'est le principal critère pour rentrer dans les cercles les plus cotés. Certains se glorifiaient d'infliger des tortures diverses à leurs épouses. Les plus applaudis étaient ceux qui ne faisaient pas l'amour avec leurs femmes, qui savaient les humilier et prenaient du plaisir à raconter leurs exploits en public.

– J'avais onze ans quand mes parents m'ont livrée à ton père. Je commençais à leur coûter trop cher. Je ne l'avais jamais vu. « C'est un croyant. Il connaît le Coran. Il a la crainte de Dieu. Il va bien s'occuper de toi » qu'ils m'ont dit. Et je les ai crus. Ce soir-là, j'ai pleuré et j'ai prié de toutes mes forces, longuement. Quand j'ai relevé la tête, il était devant moi, l'inconnu, mon mari. Il m'a ordonné d'enlever mes vêtements, de me coucher sur le dos et d'ouvrir les jambes, de bien ouvrir les jambes. Après il m'a dit de fermer les yeux. Puis lui, s'est penché sur moi sans même prendre la peine d'enlever ses chaussures et sans un regard pour moi. Il a tout fait pour éviter que son corps m'effleure, que ses mains me touchent. Il a préféré poser ses mains dans le matelas plutôt que de me toucher. J'ai senti le piquant de sa barbe me déchirer le front. Puis, une intrusion entre mes jambes, une intrusion violente, sèche. Une coupure ! Et, presque immédiatement après, je l'ai entendu grogné des injures, des saletés. Dix secondes, trente ? À peine ! Quand j'ai ouvert les yeux, mon mari n'était plus dans ma chambre. Entre mes jambes, il y avait laissé un liquide ignoble : mon sang et son poison mêlés. J'ai souri, soulagée que mon agresseur ne soit armé que d'un doigt de poulet. J'ai pensé que c'est notre seigneur qui, dans sa très grande générosité m'avait entendue ou que c'est ma maman qui lui avait raccourci le souffle pour abréger ma souffrance. L'acte sexuel, mon premier, fut un déchirement. Je n'avais jamais autant craché de toute ma vie. J'ai craché. J'ai pleuré. En cachette. La nuit suivante, il m'a demandé d'allumer de l'encens dans ma chambre et de laisser au feu deux théières remplies de jasmin. Il était venu se doper pour mieux s'occuper de moi. Mais, malgré des litres de thé et la fumée de l'encens, il n'a pas fait plus des trente secondes. Cette fois-là, j'ai reçu des claques pour n'avoir pas crié. Je savais que les cris de petites vierges les faisaient grossir. Ma maman m'avait prévenue et préparé à pousser tous les cris de femme. Mais lui n'en méritait aucun. J'ai donc décidé de ne pas crier. Et je n'ai pas crié. Il m'a frappée partout, m'a traitée de tous les noms d'oiseaux. Je n'ai pas crié. S'il n'avait pas lui-même versé mon sang dans ses draps, il m'aurait renvoyée à mes parents la première nuit pour infidélité. Il ne m'a pas répudiée mais je ne l'ai plus jamais revu dans ma chambre. Il a raconté ici et là que je suis possédée par un diable.

Qu'il s'étouffe quand il rentre dans ma chambre. Que je suis infertile. Depuis lors, mon corps n'est plus qu'un tas de boue infecte. Je hais mon corps. Je ne pleure plus. Je ne prie plus. Je fais semblant. Regarde-moi. Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un que Dieu entend ? Ma petite, entraîne-toi à bien crier. C'est un conseil.

Myriam écouta, horrifiée, sa jeune marâtre lui raconter sa lune de miel.

Elle voulait se préparer pour le mariage qui de toute évidence ne devrait plus tarder. Il aurait eu lieu si une série de malheurs ne s'étaient abattus sur sa famille. La mort de son frère aîné a laissé son père inconsolable. Elle ne comprenait pas pourquoi la mort d'une brute cruelle comme l'était son frère, affectait sa famille à ce point. Pourquoi elle, elle ne ressentait rien sinon du soulagement. Pourquoi elle en était presque à remercier Dieu de l'avoir débarrassé de son pire tortionnaire. Elle se demandait si elle ne l'avait pas souhaité, si elle n'avait pas prié Dieu pour cela et si Dieu ne l'avait pas entendue, elle. Elle se sentit coupable. Pendant un moment, elle habita sa propre tête, se ferma à tous les parasites extérieurs, essaya de créer le vide en elle. En vain ! Sa mémoire rebelle défila le film des coups et des injures de Daoud. Ses souvenirs, les uns plus douloureux que les autres, la bouleversèrent à tel point qu'elle dut se couvrir le visage de ses mains pour réprimer un sentiment de pitié de soi-même propre aux enfants et aux faibles. Elle voulut demeurer comme toujours : résignée mais digne.

Quand Myriam découvrit en rentrant dans sa chambre, son père assis sur son lit, elle eut un petit sourire discret. Il n'était jamais venu dans sa chambre et ne se serait jamais assis sur son lit s'il n'avait pas quelque chose de la plus haute importante à lui dire. Elle avait entendu son père prêcher à plusieurs reprises

– La chambre d'une femme est le siège de toutes les souillures. Un bon musulman ne doit pas partager sa chambre avec une femme. Si par malheur, un accident vous obligeait à rentrer dans la chambre d'une femme, n'oubliez pas, une fois ressorti, de vous purifier à trois reprises avant de prier, prêchait régulièrement son père. Le voici pourtant assis là, dans son lit. Pourquoi ?

– Demain je te présenterai ton époux. Es-tu prête ?

Myriam acquiesça, joyeuse. Sa naïveté attrista son père à tel point qu'il se détesta. Il la prit dans les bras, eut envie de lui demander pardon. Il l'aurait fait s'il n'était pas trop tard pour tout annuler. Il se contenta de la serrer contre la poitrine, il la serra si fort que Myriam sentit son cœur s'affoler.

– *Je veux être fier de toi,* finit-il par lui confier, la gorge nouée par elle ne sait quel mystère.

La seconde d'après, il desserra son étreinte et ressortit presque en courant. Myriam a beau chercher, elle ne se rappelle pas s'être tenue à moins d'un mètre de son père. Serait-ce son cadeau de mariage ? Elle n'en espérait pas tant.

La nuit fut longue, très longue. Myriam dormit à peine. Elle rêva d'un mari jeune et beau, riche et bien éduqué. Elle rêva d'une maison toute à elle, d'une vie heureuse. Elle se fit peur aussi en pensant au pire. Et si son mari, l'inconnu qu'elle s'apprêtait à rejoindre était une copie corsée de son frère aîné ? Partait-elle pour servir d'essuie-pieds à un vieux grabataire incapable de tenir debout à la douche ? Elle roula une énième fois dans le lit devenu soudain trop étroit, tenta d'échapper à ses tourments, essaya en vain de penser à autre chose. L'heure… qu'elle heure est-il ? Elle voulut se faire une idée de l'heure en regardant par la fenêtre entrouverte, l'immense ciel gris, plus haut que d'habitude. L'ombre de son père apparut à l'entrée de sa chambre et la ramena à la réalité.

– *Tu n'as pas dormi.*

– *Non, père !*

– *Moi non plus ! C'est bientôt l'heure de la prière. Va faire tes ablutions. Je t'attends.*

Myriam ne tarda pas. Son père l'attendait assis sur une nappe de prière au milieu d'un cercle d'encensoirs dont la fumée remplissait progressivement la chambre. Elle entra dans le cercle et s'agenouilla.

– *Qu'Allah élève ton âme au rang des martyrs de notre cause et qu'il t'accorde sa bénédiction éternelle.*

– Amin !

– Maintenant, déshabille-toi.

Le ton était sans équivoque. Ce n'était pas une demande mais un ordre. Pour la première fois quelqu'un la verrait nue. Elle rassembla toute sa force et bredouilla :

– Père ! C'est harâm.

– N'aie pas peur mon enfant. Fais ce que je te dis.

La fumée de l'encens devint plus lourde. Myriam sentit des picotements dans les narines, ses yeux s'enfermèrent d'eux-mêmes. Le geste maladroit, elle descendit son slip jusqu'aux genoux, essaya de dégager une jambe mais la seconde lâcha. Elle tomba sur son père, évanouie.

Quand elle rouvrit les yeux, la fumée s'était presque entièrement dissipée. Elle était chichement vêtue et sentait exagérément bon. Son père l'avait sans doute arrosée d'une grosse bouteille d'eau de Cologne pour la faire revenir.

– Je suis désolée, père.

– Ce n'est pas grave (lui présentant un Coran). *Ceci est le saint Coran de mon arrière grand-père et de mon père. Il est dans notre faille depuis cinq générations. Je veux que tu fasses le serment sur ce Coran que tu ne raconteras à personne ce que je vais te révéler.*

– (Posant ses mains sur le Coran) *Père, je jure de garder nos secrets jusqu'à la mort.*

– Maintenant, écoute bien et ne me coupe pas la parole. Mon enfant, je suis membre du cercle des frères Nabaldines. Quand ta mère est tombée enceinte, je leur ai promis que l'enfant qu'elle me donnerait servirait notre cause. Elle a accouché d'une fille : toi. Les filles n'entrent pas dans nos rangs. Alors… alors Daoud s'est proposé pour prendre ta place. Mais, au dernier moment, ton frère a manqué de courage. Il a fini par nous trahir. Il est allé se livrer à nos ennemis. Ces sauvages l'ont torturé pendant des semaines avant de lui tirer

une balle dans la tête. Quand je suis allé chercher son cadavre, il pesait à peine dix kilos. Mes frères exigent que tu épouses notre cause. Comme je l'avais promis. Un homme n'a qu'une parole. Je ne suis plus rien aux yeux de mes frères. J'ai inventé tous les prétextes pour les faire patienter, la mort de ta maman, ma maladie. Maintenant ils ne veulent plus rien entendre.

– Que dois-je faire ?

– Ton mari s'appelle Nabaldines ma fille, acceptes-tu de lui offrir ta vie ?

– Père, je suis prête à obéir à vos commandements.

– L'acte de ton frère m'a couvert de honte. Si je retourne là-bas, ils vont m'égorger et se promener avec ma tête à la pointe de leur épée. J'ai peur qu'après, ils s'en prennent à toute ma famille. Ils voudront supprimer la famille des traîtres. La mauvaise graine, comme ils nous appellent.

– Je suis prête, Père. Dites-moi ce que je dois faire.

Il plonge les mains dans son vieux sac, en sort un gilet d'explosifs et le pose par terre.

– Sois damnée si tu fais comme ton frère.

Myriam ramassa le gilet et le porta, tremblotante. Elle tira sèchement sur la fermeture et se redressa, droite comme un soldat attendant les instructions de son commandant. Le gilet de la mort était plutôt réussi. Son père doigta un bouton rouge au niveau de son sein gauche :

– Ça, c'est le détonateur. Tu iras au souk central à midi. Tu iras dans l'allée des touristes, là où les vendeurs de chaussures en cuir et les vendeurs d'épices se font face et tu appuieras ce bouton de toutes tes forces. Il y a toujours du monde à cet endroit du grand marché : des Américains, des Juifs, des Anglais, des Italiens et d'autres encore. Ces fils de serpent ne nous aiment pas. Ils ne cherchent qu'à nous humilier et font tout pour nous exterminer. Mais aujourd'hui, aujourd'hui ma fille, tu vas venger ton frère, ta famille, ta race. Notre cause est juste. Surtout n'oublie pas de le répéter avant d'appuyer sur le bouton rouge. Voilà tout ! Sois sûre que si tu réussis ta mission tu dormiras

cette nuit à la droite de notre Dieu, parmi nos martyrs les plus glorieux.

Il l'aida à porter une djellaba noire sur la bombe.

– Je vais dans ma chambre prier pour toi.

– Père, vous prierez pour moi tous les jours ?

– Je le ferai. Tu as entre tes mains le sort de notre famille.

– Père !

– Oui ?

– Je vous aime.

– Chuuut ! Ces choses ne se disent pas entre un père et sa fille. Tu devrais arriver à l'heure si tu pars maintenant. Surtout ne t'arrête pas en route. N'adresse la parole à personne. Vas-y maintenant. Va, ma fille. Va accomplir ta destinée.

Sur la route du souk, Myriam croisa des marchands de fleurs et de perles, elle croisa des calèches majestueuses, elle pensa à sa tante, elle pensa à sa marâtre, elle pensa au mariage, elle sourit.

-

Écrivain, directeur artistique et professeur d'art dramatique, Ousmane Aledji est l'un des metteurs en scène béninois les plus réputés ; auteur d'une quarantaine de pièces de théâtre et de plusieurs essais politiques, il a été Expert Afrique pour l'Organisation internationale de la Francophonie.